

La banlieue en super-8

Des images d'archives prises par des photographes amateurs habitant des grands ensembles dessinent la naissance d'un nouveau monde.

Samedi, à 22h00 - Public Sénat
Documentaire : **"Ils ont filmé les grands ensembles"**, de Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix.

DES IMAGES DE LA VIE dans les grands ensembles dans les années 1960-1970, filmées en super-8 par les habitants : le documentaire diffusé par Public Sénat donne une autre image de la banlieue. Une image vintage, comme on dit maintenant, avec la couleur passée des Polaroid.

Le fil conducteur est original : partir à la rencontre des vidéastes amateurs qui ont, par leurs propres outils, filmé les transformations de leurs quartiers sur dix ou vingt ans. Monter leurs interviews d'aujourd'hui et leurs images de l'époque. On a tous entendu les témoignages d'habitants de cités HLM raconter qu'avant, la vie était différente. Que lorsqu'ils quittaient les campagnes ou des logements insalubres et débarquaient dans des F4 flambant neufs, ils n'en croyaient pas leurs yeux. Le film de Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix apporte la preuve par l'image. La narratrice sillonne le département de l'Essonne, les villes de Massy, d'Evry, des Ulis pour collecter ces précieuses archives.

Dans les années 1960, il n'était pas rare que le chef de famille s'offre une caméra super-8 en même temps qu'il investissait dans le premier lave-linge. Des caméras que l'on remontait à la

"Les gens avaient envie que ça se passe au mieux, on se sentait acteurs."

main. On filmait son quotidien, les anniversaires, le dîner de Noël, les promenades du week-end. Les femmes portaient des imperméables en vinyle rouge, les gamins, des cagoules en laine turquoise. A travers ces extraits, les parcours localitifs se dessinent, apparaît la population de ces grands ensembles à la fin des années 1960 : un couple quitte pour raisons professionnelles la Vendée pour un immeuble de



Photos Cineam

Saint-Michel-sur-Orge et appréhende « la vie en appartement », un autre, propriétaire d'un pavillon à Massy en 1967, raconte comment ils sont passés de la campagne à la ville, cernés progressivement par la construction d'immeubles de hauteur.

Au fur et à mesure que les ensembles sortent de terre, les images sortent des appartements, des petits détails de la vie quotidienne pour saisir les transformations de l'urbanisme autour. Les gens arrivaient dans des quartiers en chantier, sans commerces, sans écoles et sans église. Et peu à peu, les ouvriers portugais faisaient sortir de terre des immeubles de plusieurs étages. Un habitant d'Evry montre comment s'édifie la ville nouvelle d'Evry. Contrairement aux grands ensembles, qui poussent comme des champignons en pleine nature, sur d'anciennes terres de chasse ou champs agricoles, dans les villes nouvelles, services et commerces ont précédé les habitants et les

Dans les années 1960, le chef de famille s'offrait une caméra super-8 pour filmer son quotidien, les anniversaires, le dîner de Noël, les promenades du week-end.

logements. Un géographe qui a participé à la conception de la ville raconte comment il logeait sur place, « pur produit que j'étais de l'exode rural des années 1960 » car « il fallait que les inventeurs du nouveau monde partagent la vie des habitants ». Il explique également que les terrains d'Evry étaient tellement plats qu'on créait des dénivelés en amenant, depuis Paris, la terre du trou des Halles !

Les habitants racontent l'enthousiasme de l'époque, qui contraste évidemment avec le quotidien dans ces mêmes quartiers aujourd'hui : « Les gens avaient envie que ça se passe au mieux, on se sentait acteurs. On ne nous demandait aucune caution, on avait 90 mètres carrés, de l'espace pour les enfants. »

Et puis, en images et dans les récits, on mesure comment s'est fait le glissement. C'est ce couple qui explique comment, dès 1985, il a eu l'opportunité de se construire sa maison, grâce au système Castor. Et que, comme eux, « dès que les gens ont pu, ils ont acheté et ont été remplacés par des familles à moindres revenus ». « En 1973, on traitait dans un appartement neuf aux Ulis, raconte un ancien du grand ensemble, en 2009, l'immeuble était détruit. Et au fur et à mesure, on a vu la dégradation... » Des jeunes femmes d'origine algérienne regardent un film de leur maman très chic aux Ulis en 1975 et reconnaissent leur tour : « C'était avant qu'ils ne la reçoignent couleur pêche. » Par un jeu d'images avant-après, on passe des petits centres commerciaux vivants au pied des tours avec salon de coiffure « où il fallait réserver à l'avance », magasin de jouets, photographe et les boutiques désaffectées quarante ans plus tard. Le film se clôt sur d'autres images de grues. Celles qui, aujourd'hui, détruisent des tours trop hautes et essaient de refaçonner les quartiers. Une réalité moins sépia. Et sur l'émotion des habitants à voir une partie des images compilées dans leurs films s'envoler à jamais.

■ CÉLINE CABOURG

Ce film raconte le début des grands ensembles

Il raconte comment ici, c'était « le paradis », avec l'eau chaude, l'eau froide, le tout-confort et la solidarité entre voisins. Layachi Achacha a rejoint les grands ensembles de la Croix-Blanche à Vigneux-sur-Seine dans les années 1970. Une formi-

dable opportunité pour cet ouvrier algérien qui a eu l'idée de s'acheter une petite caméra pour filmer les premiers pas de ses enfants dans la tour 27. Son témoignage et ceux de plusieurs autres familles sont concentrés dans

le film de Laurence Bazin et de Marie-Catherine Delacroix, « Ils ont filmé les grands ensembles ». Un document qui est diffusé aujourd'hui sur la chaîne publique Sénat à 22 heures mais aussi demain à 18 heures et lundi à 17 h 15. En cinquante-deux minutes, les deux femmes montrent des tranches de vie dans les années 1950 à 1970 à Evry, Massy, Les Ulis, Vigneux-sur-Seine et Saint-Michel-sur-Orge.

Ce film donne à voir l'évolution du paysage urbain

Depuis 2004, l'association Cinéam collecte les films amateurs réalisés par les particuliers. Objectif : archiver et numériser les pépites de la vie quotidienne, les bonheurs, les malheurs, les événements marquants. « Jusqu'à présent, nous utilisons les archives brutes, surtout pour accompagner des expositions. Là, nous avons réalisé un film-documentaire. Les personnes qui étaient derrière la caméra à l'époque y commentent les images. Pour deux familles, ce sont les enfants qui racontent comment était leur vie dans les grands ensembles », raconte Marie-Catherine Delacroix, la présidente de Cinéam. Et surtout, ce film donne à voir l'évolution du paysage urbain. A Vigneux, la tour 27 où monsieur Achacha décrypte son quotidien est promise à la démolition dans le cadre des opérations de rénovation urbaine.

FLORENCE MÉRÉO



COLLECTION ACHACHA

VIGNEUX-SUR-SEINE. Layachi Achacha est ici avec ses enfants au début des années 1970. Avec une petite caméra, il avait filmé sa vie lorsqu'il s'est installé dans la tour 27 à la Croix-Blanche. Son témoignage fera partie de « Ils ont filmé les grands ensembles », un documentaire diffusé ce soir et demain.

Le PARISIEN / 26 Mai 2012



MÉMOIRES DE BÉTON

Alors que des tours vont être démolies dans l'Essonne, des films amateurs témoignent de ce qu'y fut la vie quotidienne. Sans stigmatisation ni angélisme.

IT
Ils ont filmé les
grands ensembles
SAMEDI 22.00
Public Sénat

A la sortie de la gare RER de Vigneux-sur-Seine, impossible de les rater. Les tours du quartier de la Croix-Blanche pointent dans les nuages leurs grandes orgues de béton. Elles semblent chatouiller les avions qui vont et viennent à l'approche d'Orly. Leurs vingt-trois étages rappellent la frénésie bâtiesse de l'après-guerre, celle qui fit pousser Vigneux, commune de l'Essonne entre bords de Seine et campagne, façon ville-champignon au tournant des années 1960.

En ce mois de mai 2012, les grues et les pelleuses sont à nouveau à l'œuvre : cinquante ans après, c'est l'heure du lifting pour la Croix-Blanche. Le « grand

ensemble », comme on appelait ces immeubles bâtis en urgence pour panser la crise du logement, est en pleine rénovation. Et la silhouette des tours, promises à démolition, va peu à peu s'effacer du paysage. La tour 23 s'est déjà évaporée. La 22 est en cours de désossage. Déshabillée de ses fenêtres, elle a des airs de bâtiment fantôme. A ses pieds, les vestiges du centre commercial reposent dans un amas de gravats et de ferraille.

Tandis que les ouvriers démantèlent étage par étage, cloison par cloison – on appelle ça « le grignotage » –, Marie-Catherine Delacroix ramasse les pans de mémoire. Depuis dix ans, c'est son chantier à elle : archiver les images tournées par les habitants, à Vigneux, Evry

ou Saint-Michel-sur-Orge, pour garder des traces de ces quartiers en mutation. Misant sur le bouche-à-oreille, elle sillonne l'Essonne et recueille les films amateurs, bobines endormies au fond d'un placard ou d'un grenier. C'est la rencontre impromptue avec une de ses voisines, Laurence Bazin, réalisatrice émerveillée par la richesse et le charme de ces images en super-8, tournées dans les années 1960 et 1970, qui a transformé cette mine de souvenirs en documentaire. A quatre mains, les deux auteurs offrent un regard singulier et sensible sur la genèse de ces « grands ensembles », aujourd'hui trop souvent écrasés sous le vocable stigmatisant de « cités ».

« J'aime la façon dont ces films racontent la banlieue, cet ordinaire fait de jeux d'enfants, de promenades dominicales, de premières communions sur fond de barres et de tours, explique Marie-Cathe-

rine Delacroix. *C'est une histoire intime de l'urbain qui s'y dessine.* » Laurence Bazin raconte, elle, avoir été troublée en visionnant ces archives pour la première fois : « *J'ai été surprise de voir des images de vie quotidienne très banale. Ça m'a posé des questions sur les a priori incroyables qu'on peut avoir au sujet de ces lieux* », confie-t-elle en nous guidant au hasard des rues de la Croix-Blanche, dont le nouveau visage se dessine doucement : des petits bâtiments de trois ou quatre étages sortent de terre, au pied des géants en voie d'extinction.

Elles n'ont pas voulu faire une somme, une enquête sur l'urbanisme en banlieue, ni arbitrer les controverses nourries depuis que les premières tours sont sorties de terre. « *On tenait à être dans le registre du portrait, dans une approche impressionniste. Même si, dans le sous-texte, pas mal de questions sont posées.* » Elles n'ont pas

« *C'est une histoire intime de l'urbain qui se dessine* », constate Marie-Catherine Delacroix, qui a rassemblé les images tournées par les habitants.

souhaité non plus recourir à l'éclairage d'experts, historiens ou sociologues. « *Ces archives ne sont pas là pour illustrer un propos, elles sont le point de départ du film. Nous avons choisi de donner la parole aux habitants, qui commentent les images qu'ils ont tournées.* »

Il a fallu délicatement doser au montage, entre l'anecdote de ces documents familiaux et la thématique de l'urbanisme qui sous-tend le projet, entre la poésie de jeux d'enfants dans un champ de coquelicots et l'évocation plus large du climat des Trente Glorieuses, ses promesses de progrès et de confort moderne, ses rêves de salle de bains pour tous et de logements spacieux.

L'autre écueil était d'éviter l'angélisme, le filtre rose que peut plaquer sur le réel « *le doux mensonge du film de famille* ». La vie dans les grands ensembles ne se limite bien sûr pas à ces moments

joyeux que sont les premiers pas d'un bébé, une fête d'anniversaire ou l'émerveillement d'un jour de neige. « *Il a fallu trouver un équilibre entre les souvenirs heureux et le récit des difficultés rencontrées au quotidien.* »

A Vigneux, les tours vont peu à peu s'effacer. Elles restent figées par les précieux films de famille tournés par Layachi Achacha dans les années 1970. Cet ouvrier algérien passionné de cinéma fut un des rares à s'offrir une caméra à l'époque. Il habite toujours sur place. Marie-Catherine Delacroix et Laurence Bazin espèrent maintenant projeter leur documentaire dans ces quartiers en mutation. Pour rendre aux habitants la mémoire qui leur appartient. — *Virginie Félix*

1 Pour le compte de Cinéam, association de sauvegarde et de valorisation du patrimoine cinématographique amateur en Essonne.

MAUDIT LOSEY

Vingt ans après la sortie du *M le Maudit* de Fritz Lang, Joseph Losey osa réaliser un remake. Dans un dialogue fictif, il s'explique face au critique André Bazin, qui crie au sacrilège.

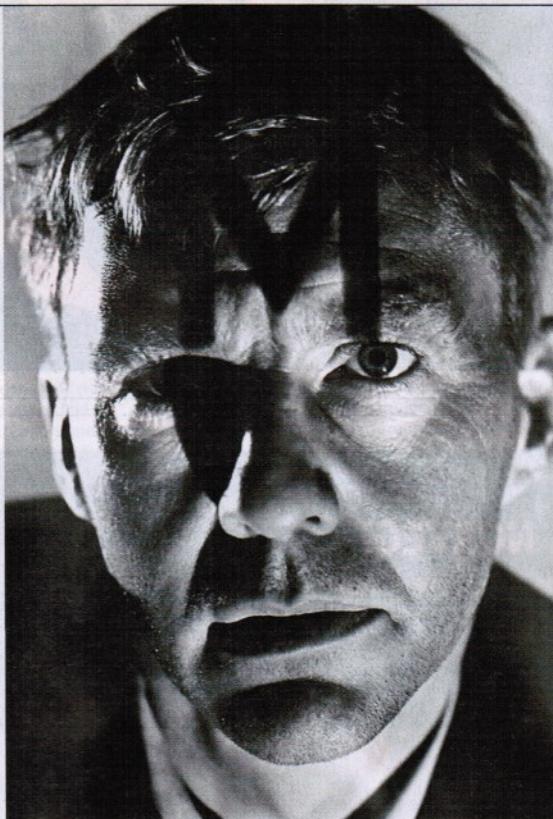
M le Maudit
de Joseph Losey
DIMANCHE 0.25
France 3

En 1951 sort le remake américain du chef-d'œuvre de Fritz Lang, *M le Maudit*, par Joseph Losey.

En France, André Bazin, critique, partisan de la « politique des auteurs », crie au blasphème ! Nous avons imaginé un débat fictif entre lui et Losey, qui défend son film 1.

André Bazin : La pratique du remake est insensée. Un film européen a-t-il du succès ? L'Amérique en achète les droits et le refait en copiant, le plus souvent plan par plan, le film original.

Joseph Losey : Je n'étais pas enthousiasmé à l'idée de tourner un remake, et surtout celui d'un classique. Mais je suis très fier d'un certain nombre d'éléments dans ce film, en particulier les décors, que je trouve absolument fabuleux (des extérieurs de Los Angeles), et que l'on n'avait jamais vus dans un film hollywoodien et qu'on n'a jamais revus depuis. Je n'ai utilisé qu'un seul plan à l'identique, celui de l'homme qui regarde tourner la poignée de la porte. Toutes les autres ressemblances sont dues à des réminiscences, il n'y a eu aucune copie consciente.



David Wayne dans *M le Maudit*, version Joseph Losey.

A.B. : Transposé en Amérique, ce scénario serait resté valable, à condition qu'on le repensât entièrement. Et l'explication psychanalytique prive le héros de son atroce mystère.

J.L. : Certaines scènes sont très américaines et fonctionnent très bien : celles du chauffeur de taxi, du coiffeur et du bar. Je voulais montrer M comme le produit d'une société matriarcale et matérialiste, celle de la petite classe moyenne américaine, où tout le monde devait être superviril sous peine de passer pour un pédé. Je pense que cet homme était un homosexuel caché, en conflit avec tout, y compris sa propre mère, qu'il adorait et haïssait à la fois.

A.B. : David Wayne avait la charge écrasante de succéder à Peter Lorre, il s'en tire très honorablement.

J.L. : Peter Lorre avait une espèce d'aura de star sans en avoir jamais été une. David Wayne est un acteur extraordinaire et un jeune homme brillant avec qui le travail était un vrai plaisir. Ce n'est pas du tout un film dont j'ai honte.

— *Débat reconstitué par Anne Dessuant*

1 Propos de Losey extraits du *Livre de Losey : entretiens avec le cinéaste*, de Michel Ciment, éd. Ramsay poche, 1979. Citations de Bazin : article critique paru dans *Radio Cinéma Télévision* n° 120, 1952.



Des chromos du bonheur ordinaire, entre 1960 et 1970, quand les pionniers de l'habitat collectif rêvaient de villes nouvelles...

17 22.00 **LCP/Public Sénat Documentaire**

Ils ont filmé les grands ensembles

| Documentaire de Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix (France, 2012) | 52 mn. Inédit.

Un bébé dans un landau, une promenade dominicale, un gâteau d'anniversaire... Ce sont ces images intimes et banales, exhumées des placards de cinéastes amateurs, avec leurs couleurs passées et leur charme délicat, qui nourrissent le beau documentaire de Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix. Un regard sensible et inédit sur les mutations de la banlieue parisienne dans les années 1960-1970, à travers des films en super-8 tournés par les habitants, à Evry, Vigneux-sur-Seine ou aux Ulis.

Derrière ces instantanés du quotidien, chromos du bonheur ordinaire, se profile une époque. Et se dessinent les contours d'une révolution urbaine controversée, celle des « grands ensembles » et des « villes nouvelles », racontée ici à hauteur d'homme. Invités à commenter les images tournées il y a quarante ou cinquante ans, ceux qui furent les pionniers de cet habitat collectif se souviennent des promesses et des rêves d'alors : logements spacieux, espaces verts, accès au confort. Avec parfois une pointe de nostalgie, mais sans angélisme, ils racontent l'ordinaire extraordinaire de cette vie nouvelle, l'élan et les désillusions.

En arrière-plan se diffuse l'atmosphère des Trente Glorieuses, entre exode rural et explosion de la société de consommation. Par petites touches se mettent en place les éléments historiques et sociologiques qui éclairent la genèse et l'évolution de ces quartiers. Bien loin des clichés en béton, ces instantanés sur pellicule, souvent riches de poésie, ouvrent sur ce paysage urbain et ses habitants une fenêtre singulière. — **Virginie Félix**

Rediffusions : 27/5 à 18h, 28/5 à 17h15, 2/6 à 15h15, 3/6 à 9h.

LIRE page 98.

20.45 Arte Documentaire

Les Pionniers de l'avion à réaction

| Documentaire de Mira Thiel et Birgit Tanner (Allemagne, 2012) | 50 mn. Inédit.

Le turboréacteur a révolutionné l'aviation. Encore incontournable, ce propulseur permet à des avions de 500 tonnes de fendre l'air à une vitesse de 950 kilomètres par heure. Le principe de l'avion à réaction a été élaboré simultanément par deux hommes qui, entre les années 1920 et la fin des années 1930, vont mener leurs recherches sans rien savoir l'un de l'autre. Hans Pabst von Ohain est allemand et doctorant en physique, Franck Whittle est un jeune pilote anglais de la Royal Air Force. Soixante-dix ans après, il est impossible de déterminer quel ingénieur a abouti le premier.

Destiné aux fans d'aviation, le documentaire retrace l'histoire de cette découverte qui a bouleversé le monde des transports. Outre une reconstitution historique dispensable, le film, ponctué d'images d'archives et d'animations 3D, tente d'expliquer le fonctionnement d'un réacteur. Et frôle le spot publicitaire lorsqu'il s'extasie devant les prototypes actuels de certaines compagnies aériennes. Quant à Pabst von Ohain et Whittle, ils sont érigés en héros de la conquête du ciel... — **Adrien Maillard**

22.30 Arte Documentaire

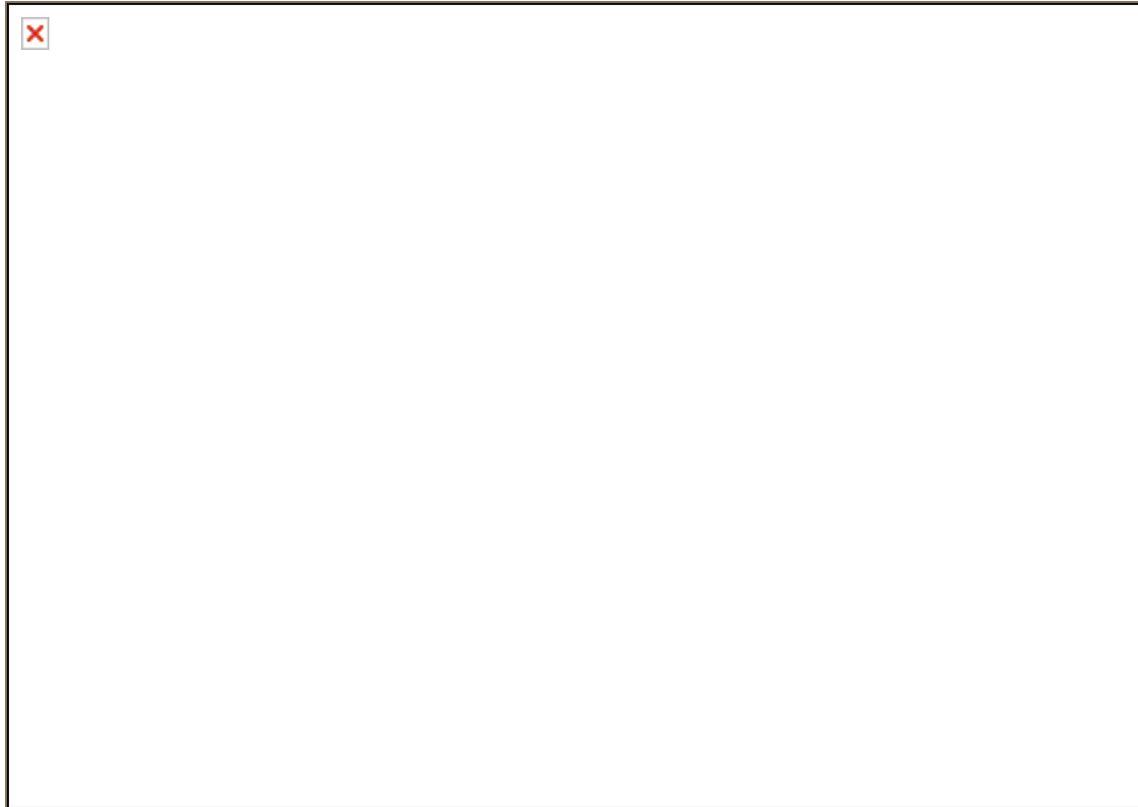
Do it yourself, Vivienne Westwood

| Documentaire écrit par Jean-Marie Sztalryd et réalisé par Letmiya Sztalryd (France/GB, 2010) | 60 mn. Rediffusion.

Des affres du temps qu'il fait et de celles du temps qui passe, Vivienne Westwood se protège tout autant. Des premières, lovée dans l'une de ses fameuses robes en maille, qu'elle assortit de charentaises et porte toujours sans dessous — Elisabeth II put elle-même le vérifier lorsqu'elle la fit officier de l'ordre britannique. Des secondes, en multipliant les polissonneries dont l'épiscopé de Buckingham n'est qu'un exemple.

Les années passent mais l'enfant terrible de la mode britannique n'a jamais dépassé l'âge de raison. Ses relations avec Andreas Kronthaler, son directeur artistique et troisième mari, de vingt-cinq ans son cadet, ne sont que chamailleries de jeunes chiots. Envers la caméra, son humeur est aussi changeante que la météo insulaire : tantôt amène, tantôt agacée. C'est là l'un de ses traits les plus patents : la reine punk aime à chicaner sur tout, la mode, la société de consommation et leurs codes, experte qu'elle est dans l'art de les brocarder. Aux fantomatiques égéries défilant sur ses podiums, elle fait croquer des pommes... Provocante, elle prône une quasi-décroissance — « Achetez moins, n'achetez rien! » —, avant de se reprendre : « Mais si vous achetez, [...] achetez du Vivienne Westwood. » Point trop n'en faut. — **Emilie Gavaille**

Ils ont filmé les grands ensembles



Au pied des tours, un champ de coquelicots.

DR

Des films amateurs racontent les banlieues des années 1960-1970 PUBLIC SÉNAT 22.00 | DOCUMENTAIRE |



Elles nous parlent d'un temps où l'on était fier de son adresse en banlieue, du numéro de sa tour, de la cage d'escalier où l'on se croisait et discutait entre voisins. D'un temps en construction et donc en devenir. D'un temps qui promettait des jours heureux et des lendemains qui chantent.

Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix sont remontées dans les années 1960-1970 pour retrouver la périphérie de Paris de l'époque ; ces grands ensembles qui furent alors édifiés dans l'urgence pour faire face à la crise du logement de l'après-guerre.

Pour ce faire, les deux réalisatrices ont récolté - pour nous les montrer - les films amateurs que les premiers habitants de ces banlieues ont tournés. Histoire d'immortaliser leur quotidien, cet ordinaire fait de déjeuners en famille, de jeux d'enfants, de promenades dominicales... sur fond de barres et de tours, certaines déjà habitées, d'autres encore en construction. Le paysage autour se modifiait de mois en mois, les espaces verts, les prés et les champs de coquelicots cédant progressivement la place aux logements collectifs.

UNE HISTOIRE INTIME DE L'URBAIN

Ceux qui étaient installés et ceux qui arrivaient partageaient le même enthousiasme. Satisfaits et confiants, tous, de pouvoir poser leurs meubles et installer leurs bambins dans de nouveaux appartements pimpants, modernes et fonctionnels.

" Les gens se connaissaient entre eux. On avait l'eau chaude, l'eau froide, des commerces, le marchand de chaussures et le coiffeur où il fallait même prendre rendez-vous, surtout le week-end, explique Layachi Achacha, venu s'installer avec sa femme à Vinieux-sur-Seine, dans l'Essonne, après avoir quitté l'Algérie. Il y avait que des gens sérieux. Les gens travaillaient, payaient leur loyer. "

Les images amateurs défilent. Montage abrupt, mise au point parfois approximative, cadrage sommaire. Qu'importe. *Ils ont filmé les grands ensembles* restitue une mémoire collective, partage des souvenirs. Ceux qui les ont fixés sur la pellicule, ces habitants de Massy, des Ulis, de Saint-Michel-sur-Orge, d'Evry... regardent et se souviennent.

Se dessine alors sous nos yeux une histoire intime de l'urbain : les grands ensembles dans les films de famille. Linoléum au sol, papier peint sur les murs. Une société à l'heure de la consommation, de l'essor des arts ménagers, du progrès technique et social. Dans les classes moyennes, en même temps qu'une machine à laver pour la mère, le père achetait sa caméra. Le documentaire de Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix témoigne de ce temps d'avant. Délicieusement paisible et terriblement émouvant.

Véronique Cauhapé

Laurence Bazin et Marie-Catherine Delacroix

(France, 2012, 52 minutes).

© Le Monde

◀ **article précédent**

Les Pionniers de l'avion à réaction...

article suivant ▶

Mickrociné